



Les artisans

1 Cette victoire est celle de la deuxième bataille de France. A tout seigneur, tout honneur : celui qui mérite d'être mentionné en premier, n'est-ce pas Winston Leonard Spencer Churchill, l'homme qui sera les dents dans le destin adverse, qui ne promet à l'Angleterre que des larmes, de la sueur et du sang. A 70 ans, il conserve la vigueur de la jeunesse, l'ardeur qu'il témoignait lors de la première Grande Guerre. Il n'est pas de ceux qui regardent en arrière : l'avenir seul l'intéresse : il n'est pas de ceux qui se contentent de demi-mesures et tel Clemenceau, quand il fait une chose il la suit jusqu'au bout. Il lui réconforter l'Angleterre alors que les bombardements aériens. Aujourd'hui, ayant été à la peine, il est à l'honneur et quand peu avant l'invasion normande, dans cette Angleterre aux frontières hermétiquement closes, il rencontra le général Eisenhower, n'a-t-il pas l'air de lui dire : « La fin du commencement est déjà passée, c'est maintenant le commencement de la fin. »



2 Aux côtés de Winston Churchill, il n'est que justice de mentionner Charles de Gaulle. Ce que le Premier Anglais a fait pour son pays, de Gaulle l'a fait pour la France. N'en a-t-il pas incarné en quelque sorte le destin éternel quand, aux jours les plus sombres de la défaite, sa voix portée par les ondes, dans sa patrie comme dans les plus lointaines colonies, insufflait l'espoir et disait qu'une bataille perdue ne signifie pas la perte de la guerre. Il fit front aux envieux, aux jaloux ; il sut attirer les sceptiques, les hésitants ; ses adeptes, mois après mois, augmentèrent. Entouré de quelques fidèles, ce gouvernement provisoire, qu'il établit à Londres, qu'il transporta plus tard à Alger libérée, n'était-il pas le symbole de la pérennité française ? Et quand dans Paris délivrée, où pourtant on se bat encore, de Gaulle est accueilli par les ovations interminables que l'on sait, n'est-ce pas à la plus beau plébiscite que puisse souhaiter un général qui est aussi un chef d'Etat.



3 Un Anglais, un Français : voici un Américain, Dwight D. Eisenhower. En cet Américain coule un peu de sang de chez nous : sa famille n'était-elle pas originaire d'un petit village bernois. Et il ne peut guère renier ses lointaines origines, ce général pondéré mais obstiné, qui poursuit sa route sans qu'aucune force, semble-t-il, ne puisse le détourner du chemin qu'il s'est tracé. Il a fait la première Grande Guerre, volontaire dans un corps de chars d'assaut. Il fut le bras droit de McArthur, qu'il aida à organiser les Philippines. « Il est fait pour commander », aurait dit de lui un de ses chefs à l'Ecole de West Point, le St-Cyr américain. Effectivement, ayant brûlé les étapes, trois mois après l'agression japonaise, il était chef de bureau des opérations de l'armée américaine. Puis c'est le coup de foudre de la campagne d'Afrique, la conquête de la Sicile, l'invasion italienne. Eisenhower est commandant en chef de toutes les forces alliées sur le théâtre de guerre européen. Ses pouvoirs sont extraordinairement étendus : il négocie, signe des accords, traite, faisant preuve d'une science politique qui ne laisse en rien aux sciences militaires. D'Afrique du Nord, il transporte son Quartier général en Angleterre : les événements sont en marche. Et peu de jours avant le débarquement en Normandie, il inspecte les divisions blindées qui bientôt vont entrer dans la mêlée.



4 Aux côtés d'Eisenhower se trouve un homme dont le rôle est capital autant dans la guerre d'Afrique que dans la bataille de France. Sir Arthur Tedder. Ce vice-maréchal de l'air est un Ecossais qui a dépassé de peu la cinquantaine. Il fut nommé commandant en chef des forces aériennes en Méditerranée à l'époque critique où l'Afrika-Korps menaçait Alexandrie l'Egypte. Puis, lorsque furent consolidés les succès alliés, l'Italie envahie lorsque le Quartier général des forces d'invasion fut transféré dans les îles britanniques. Sir Arthur Tedder fut nommé assistant direct du général Eisenhower. Il est à présumer que le général Eisenhower, entouré ici de l'amiral John Cunningham, à gauche, et de Sir Arthur Tedder, à droite, lui-même demandant cette nomination, désirant s'assurer la collaboration d'un homme qu'il avait appris à connaître et à estimer au cours des rudes combats de la campagne africaine.

5 Et voici l'homme du jour : Bernard Law Montgomery. C'est une figure presque légendaire que celle de l'ancien commandant de la 8e armée. Ses hommes, tous ceux qu'il a sous ses ordres, lui témoignent une confiance qui touche au fanatisme. N'y a-t-il pas d'ailleurs de quoi : c'est lui le sauveur de l'Egypte ; c'est lui qui mena ses hommes à marches forcées à travers le désert de Lybie, la Tripolitaine, la Tunisie, jusqu'en Sicile, jusqu'à Naples. Et voici les signes avant-coureurs : Montgomery quitte la 8e armée britannique, part pour l'Angleterre rejoindre Eisenhower. Si un chef pareil reste momentanément inemployé, c'est que de graves événements se préparent. Et, en effet, voici la surprise normande, le débarquement réussi que l'on disait impossible. Voici la tactique africaine transposée sur le sol de France, la guerre d'usure, de destruction des forces adverses dans le petit secteur devant Caen, tandis que dans l'ombre se préparent la percée du Cotentin et l'autre percée, celle de Bretagne. Tous ces plans, orchestrés, synchronisés, qui se déroulent, semble-t-il, sans accoups, tels qu'ils étaient prévus, sont d'us, dit-on, à Montgomery lui-même. S'il eut — car il est des impatiences — des destructeurs, ils doivent aujourd'hui avoir changé d'avis...



6 Aux côtés de Montgomery on trouve — pourrait-il en être autrement — un autre Africain, le major-général Sir Francis W. de Guingand. Agé de 44 ans seulement, il est l'un des plus jeunes et des plus brillants officiers d'état-major de l'armée britannique. Il fut le chef d'état-major de la 8e armée, participa à la victoire d'El Alamein, à la campagne triomphale de Tripolitaine, de Sicile. Aujourd'hui, à nouveau, il est le bras droit de son chef d'autrefois et c'est lui qui dirige en Normandie l'état-major du général Montgomery, commandant en chef des forces alliées du front occidental de France.



d'une victoire

saisis par l'objectif



Photos P.D.

9 Sous les ordres directs de Sir Maitland Wilson, on trouve un Américain, le général Jack L. Devers. Il commença par succéder au général Andrews au commandement des troupes américaines stationnées en Europe. Né en 1888, à York, en Pennsylvanie, à 18 ans, il embrassait la carrière militaire. S'il ne se bat pas sur le front de France, il parcourt pourtant, la paix revenue, les champs de bataille pour compléter ses connaissances. Puis, après différents postes, en 1941, il organise les divisions blindées des Etats-Unis, les triplant en moins d'un an. Le général Jack Devers est un athlète puissant qui semble ignorer la fatigue. C'est aussi un homme dans le vrai sens du terme qui sait toucher le cœur de ses soldats. C'est à lui qu'a incombé toute la responsabilité des opérations de débarquement en Provence et sur la Côte d'Azur et c'est lui qui, à uno allure record, a occupé Marseille, Toulon, Grenoble et les passages des Alpes, mettant un verrou entre le front italien et celui de France.

10 Les artisans d'une victoire ! Il y en a bien d'autres, trop pour pouvoir les citer tous. Il y a Patch, l'Américain qui, à la tête des divisions blindées du front méditerranéen, semble vouloir rééditer les exploits de son collègue Patton sur le front normand et breton. Il y en a d'autres au rôle plus effacé dont on parle peu et dont la somme de vaillance pour tant a seule permis ces successions de victoires qui délivrèrent Paris en un temps qu'on n'osait espérer si bref... Il y a ceux des petites nations qui combattent aux côtés de leurs grands alliés ; il y a ceux des Dominions, les Canadiens surtout qui se sacrifièrent sur le front normand, attaquant presque du faible au fort pour que leurs collègues américains puissent inversement attaquer du fort au faible. Et voici l'un d'eux, pris parmi tant d'autres, le major « général » Keller, commandant de la 3e division canadienne que, le 16 juin, en Normandie, George VI décorait de ses propres mains.



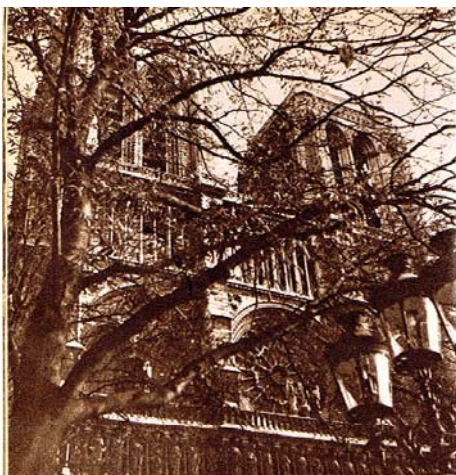
7 Un jour, alors que depuis quelques semaines sur le front normand se déroulaient, après les premiers succès du débarquement, des actions incertaines et qui semblaient sans portée, alors que Cherbourg venait à peine d'être conquis, près d'Avranches un laconique communiqué signale l'apparition de quelques tanks alliés. Ils se multiplient et bientôt on dit qu'ils sont plus de 1000. Ils percent : la Bretagne est isolée. Ils poursuivent leur avance, atteignent la Loire, la traversent, se séparent, remontent vers le nord, se dirigent vers l'est. Ces tanks, qui avaient attendu leur heure, celle où seraient bien fixées aux abords de Caen, ce point névralgique sur la route de Paris, les forces de la 7e armée allemande, c'est le général George S. Patton qui les commande. C'est aussi un vétéran de l'autre guerre et c'est aussi un Africain car il commandait en 1943, en Tunisie du sud, le 2e corps d'armée américain. De haute taille, vigoureux et agile, Patton a le teint très coloré, des yeux d'un bleu d'acier, des cheveux d'un blond roux. Ses qualités d'initiative et de bravoure lui ont valu le surnom de « Vieux Batailleur ». Né en Californie le 11 novembre 1885, il descend d'une vieille famille de Virginie. Brillant cavalier, grand sportif, il était capitaine en 1918 lorsqu'il partit se battre en France et après avoir commandé l'Ecole de tanks américains à Langres, il prit part à la tête de la 304e brigade blindée à la victorieuse offensive de St-Mihiel. C'est un spécialiste du char d'assaut, qui a écrit sur leur emploi plusieurs manuels. C'est lui qui, pour préparer les divisions blindées américaines devant participer à la campagne d'Afrique, entraîna ses hommes dans le désert sud-ouest des Etats-Unis par une température de 49° à l'ombre. Un mot le dépeindra, qu'il prononça un jour, en Afrique du Nord, à ses officiers : « Allez de l'avant, allez toujours de l'avant, jusqu'à ce que vous ayez tiré votre dernier coup de feu et consommé votre dernière goutte d'essence. Ensuite, avancez à pied. » Tel est l'homme qui a repris à son compte en 1944 la guerre éclair de 1940.



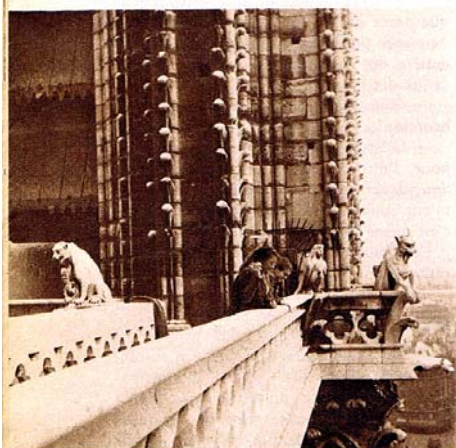
8 Après l'ouest, passons au sud. Nous trouvons comme commandant en chef de ces armées qui, en quelques jours, ont occupé tout le Midi de la France, une vieille connaissance, le général sir Henry Maitland Wilson. Il descend d'une vieille famille du Suffolk et il est âgé de 63 ans. Son rôle jusqu'ici fut moins en vue que celui de certains de ses collègues. Il connut les revers, l'évacuation de la Grèce, de la Crète. Puis il fut le commandant des forces dont on parlait beaucoup mais dont on ne savait pas au juste quels étaient l'intention ou les buts : cette 9e armée britannique stationnée en Palestine et en Transjordanie, menace la sécurité du Moyen-Orient. D'autres armées sont maintenant sous ses ordres : celles qui, petit à petit, grignotent la botte italienne et celles qui s'échelonnent de Menton à Marseille, de Toulon jusqu'à Lyon.

11 Les artisans d'une victoire ! Il y a ceux du propre sol de France qui ont su s'en tailler une belle part. Tous ces jeunes, vaillants et confiants, partis pour le maquis, encadrés par les officiers de l'armée dissoute de l'armistice et par d'autres qui n'avaient pas voulu désespérer ; tous ces hommes pauvrement armés, misérablement vêtus, traqués durant quatre ans, considérés comme francs-tireurs et fusillés quand on les capturait ; cette armée souterraine de la Résistance, ces Forces françaises de l'intérieur qui ont immobilisé à elles seules, plus par leur courage que par leurs armes, plusieurs divisions occupées à les réprimer. Ces Forces françaises de l'intérieur ont un chef : le général Koenig. C'est un Alsacien qui naquit à Caen, en Normandie. Il fut un des premiers à embrasser, en 1940, la cause du général de Gaulle. Il organise à Brazzaville la première armée coloniale française. Africain lui aussi, officier dans la Légion, il prit part à l'expédition de Norvège. Mais surtout un fait d'arme restera rattaché à son nom : il est le héros de Bir Hakeim où, à la tête de 3000 hommes, il fit front, refusant le passage aux tanks de Rommel, le temps voulu pour que Ritchie puisse retirer de l'état menaçant les troupes britanniques. Tel est l'homme que de Gaulle nomma Chef de l'armée clandestine des Forces françaises de l'intérieur, qui su les réunir, les discipliner, leur insuffler une seule foi, une seule consigne.





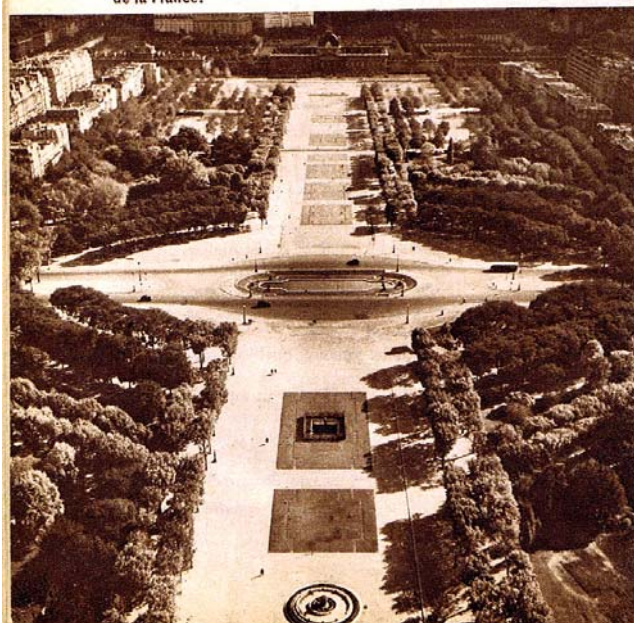
Des cathédrales de France, Notre-Dame de Paris est sans nul doute l'une des plus remarquables. Elle a bravé le temps, deux guerres mondiales et nous est conservée dans la pureté d'une architecture admirable.



Photos Winizki

Ses gargouilles sont légendaires et elles ont gratifié de leurs expressions goguenardes ou terrifiantes l'envahisseur.

Le champ de Mars, esplanade grandiose mène aux Invalides où l'âme de Napoléon veillait sur le sort de la France.

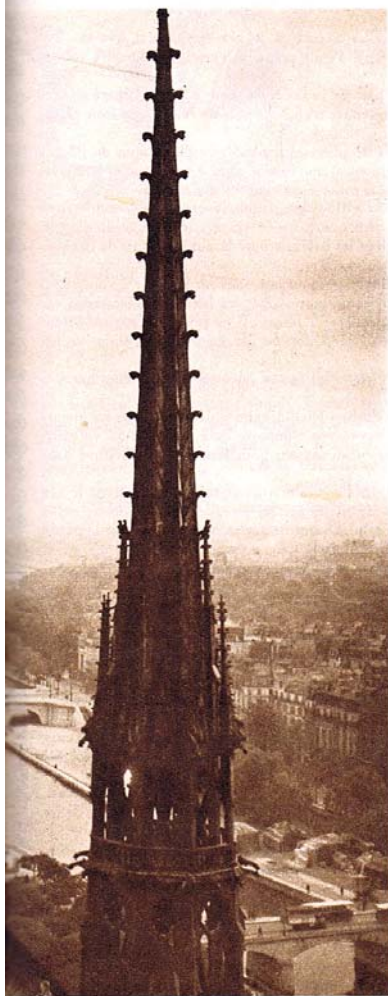


Des tours de Notre-Dame, c'est tout Paris qui, depuis la Cité, l'île St-Louis, s'en va vers l'horizon toujours grisailé des fumées de ses cheminées tendues comme des bras dans le ciel.

Les petits Poulbots se sont remis à jouer sur le bord du trottoir, comme si rien ne s'était passé.



bottes...



Sur la place du Tertre, dans cette commune libre de Montmartre où la fantaisie fut toujours reine, les boutiques se sont à nouveau fait accueillantes.



Jusqu'à la Tour Eiffel que l'envahisseur voulait démolir et qui a tenu bon.

Il n'a fallu que la durée d'un août brûlant pour qu'une fenêtre s'ouvre et que nous respirions mieux. Paris est désormais à l'air libre. Son macadam fait tout exprès pour l'escarpin ne sent plus le poids de la botte. Il n'est qu'un Paris et nulle capitale au monde n'a pour nous cette résonance d'un clair airain.

Le touriste plus paresseux pouvait user de l'ascenseur de la Tour Eiffel, pour obtenir la présente vue et distinguer par un matin clair à l'horizon du XVIIIe, le Sacré-Cœur dominant la Butte.





Presque aux portes de Genève, il est un village aux ruines nombreuses, calcinées par l'incendie : Habère-Lullin. Son nom évoque une des tragédies de la Résistance. Le jour de Noël 1943, un groupe de jeunes s'était réuni au Château pour y passer en commun la Fête de la Nativité. Dénoncés, ils furent tout à coup cernés par des détachements ennemis, des bombes au phosphore mirent le feu à la maison et, l'un après l'autre, ils furent abattus en essayant de s'échapper.



La Résistance a eu ses martyrs. Qui dénombrera un jour toutes les fosses communes où reposent de leur dernier sommeil, en un lieu souvent ignoré, des Français et des Françaises ! A cinq minutes d'Annemasse, à Ville-la-Grande, dans ce bois, au lieu même où fut prise cette photo, une fosse a été découverte, quelques jours après la libération, où se trouvaient entassés six cadavres, deux femmes et quatre hommes.



La Résistance a ses héros, les uns connus, les autres anonymes, tel ce F. F. I. dont le corps fut découvert à Boège et auquel la population toute entière, comme ses camarades de combat, firent d'émouvantes funérailles.



L'équipement, les armes, manquèrent longtemps aux partisans. Pour se procurer ces dernières, ils n'avaient souvent qu'une seule ressource : attaquer un poste allemand pour s'emparer de celles qui y étaient déposées. De même, si on a pu les voir aux heures décisives de la libération disposer de voitures, de camionnettes, c'est qu'ils les avaient prises à l'ennemi, telle cette voiture allemande Tatra à côté de laquelle se tient un des principaux artisans de la libération d'Annemasse qui obtint la reddition de l'hôtel Pax.



Retour des choses d'ici-bas : sous la garde d'un soldat de l'armée de la libération, les occupants d'hier, prisonniers aujourd'hui, travaillent. Leur nourriture, à l'exception du vin, est la même que celle des F. F. I. Ils touchent également trois cigarettes par jour et par hommes.



Les Forces Françaises de l'Intérieur sont un terme général qui englobe les formations du front intérieur partisan et celle de l'armée secrète. Sous leur égide est né un nouvel organisme : la Milice Patriotique dont voici, dans leur bureau, deux des chefs. C'est une sorte de force de police dont le rôle est essentiellement d'assurer le maintien de l'ordre et la protection des institutions démocratiques.

Nos enquêtes en Savoie libérée

Photos P. D.

Cette affiche indique à la population les tâches de la Milice Patriotique. Le terme « milice », les premiers jours où elle fut constituée, n'eut pas très bonne presse, car on se souvenait de l'autre milice aux ordres du gouvernement de Vichy. Il fut pourtant maintenu afin que ce mot reprenne sa vraie signification qui est celle de « citoyens armés au service du gouvernement ». On verra que les pouvoirs et les missions de la Milice Patriotique sont étendus et variés, allant du maintien de l'ordre, du contrôle de la circulation, à la surveillance du marché noir.

Une des tâches de la Milice Patriotique est de veiller à la tranquillité des habitants en organisant, en co-londe, main un peu incertain encore de la libération où la présence d'éléments étrangers cachés peut être une source de troubles, des patrouilles de nuit.

MILICE PATRIOTIQUE
45, Avenue de la Gare, Annemasse

A la Population,

Le Rôle de la Milice Patriotique

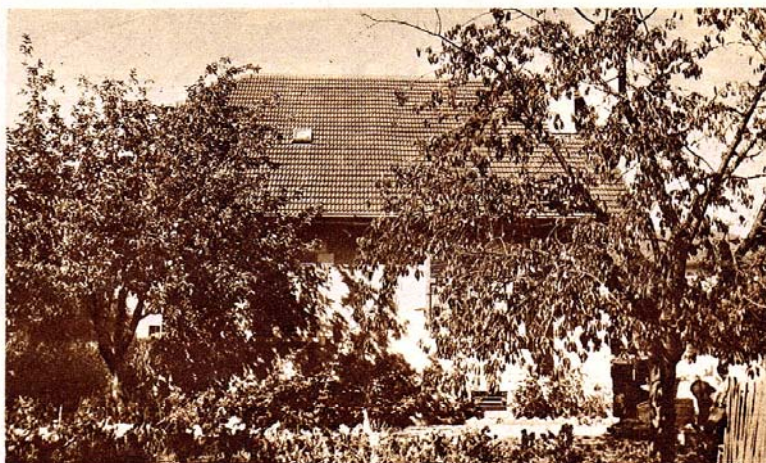
La MILICE PATRIOTIQUE a été créée par le décret du 10 août 1944. Elle a pour but de maintenir l'ordre et de protéger la population. Elle est composée de citoyens armés au service du gouvernement. Elle a des pouvoirs étendus et variés, allant du maintien de l'ordre, du contrôle de la circulation, à la surveillance du marché noir.

Citoyens serveurs de la Nation





Dans les cimetières de France, voici une scène qui, longtemps encore se répètera : les derniers hommages autour d'une tombe fleurie à ceux qui ont payé de leur vie, après quatre ans d'une existence traquée, cette liberté aujourd'hui reconquise et si longtemps désirée.



C'est dans cette petite maison d'Annemasse blottie au fond de son verger que huit patriotes, au lendemain même de l'armistice, se réunirent, mettant en commun leur confiance et leur courage dans le but de poursuivre la lutte : c'est là où fut fondé le noyau de la Résistance en Haute-Savoie.

vécurent ceux de la Résistance...

lité. Au mirage de la collaboration, les déportations d'ouvriers. Tous ceux qui le peuvent prennent la fuite pour éviter de partir pour l'Allemagne : le maquis se constitue. Il va trouver des chefs : les hommes qui, dès le premier jour, ont eu la foi. Il va trouver des cadres, car après l'occupation de la zone dite libre, les officiers et sous-officiers de la petite armée dissoute vont en nombre se joindre à ceux qui se cachent.

De mois en mois s'accroît l'activité de cette armée souterraine qui est partout et nulle part. Ce sont les coups de mains, les sabotages, l'attaque des voies de communication et il faut à l'occupant plusieurs divisions pour s'assurer un semblant de sécurité. Ces patriotes ont la vie dure : mal vêtus, peu armés, ravitaillés tant bien que mal, ils couchent à la belle étoile, à la montagne, dans des forêts, dans des grottes. Leur vie est toujours en danger : s'ils sont pris, ils sont fusillés. Et, comble d'infortune, ils n'ont pas seulement à se défendre contre des soldats étrangers, mais encore à mener une lutte fratricide contre ceux de leur propre sang qui leur font la chasse : la milice aux ordres de l'occupant.

En dépit de toutes les entraves, ils poursuivent pourtant la lutte. Leur organisation s'étend, s'améliore. C'est bientôt un vaste réseau qui couvre la France, un réseau mystérieux et secret dont chacun des membres attend l'heure de l'action décisive. Et voici que cette heure a sonné : un chef suprême leur a été donné, le général Kœnig, légendaire défenseur de Bir Hakeim. En même temps, les différentes organisations se soudent en une seule : les F. F. I., Forces Françaises de l'Intérieur. Ils passent à la guerre ouverte, attaquant les renforts qui vont vers le front de Normandie, désorganisant les convois, changeant en une retraite désordonnée ce qui devait être, du Midi comme de l'Ouest, un décrochage méthodique. Ils libèrent des villes, des villages, des départements entiers ; par leurs propres moyens et en attendant que se pansent les blessures de la guerre, que reprenne la vie, ils assurent l'ordre et la sécurité dans les lieux qui ont été libérés.

Suivons-les à travers cette Savoie délivrée et vivons quelques instants avec ceux de la Résistance.

F. D.

Toujours pour les mêmes raisons de sécurité générale, la Savoie connaît le couvre-feu dont l'heure varie d'ailleurs suivant les localités. Pendant la nuit, la circulation civile est interdite sauf pour les porteurs de laissez-passer spéciaux. Cette patrouille de la Milice Patriotique vérifie les papiers d'une jeune femme afin de se rendre compte s'ils sont en ordre.

Dans chaque ville, dans chaque village, le Comité de Libération a ses représentants. C'est à leurs bureaux qu'il faut se présenter soit pour se renseigner, soit pour obtenir certains laissez-passer ; c'est là également que se centralisent certaines enquêtes. Dès la délivrance, les mandataires du Comité de Libération ont occupé les postes qui leur avaient été de longue date assignés. Ainsi, parallèlement aux autorités nommées par le gouvernement de Vichy, d'autres, aux ordres du nouveau gouvernement de la France, se tenaient prêtes de manière à les remplacer, afin que la vie publique et administrative ne subisse aucune interruption.

Nombreux sont les Français qui ont cherché refuge, durant les heures troublées, sur le sol de la Suisse. Aujourd'hui, leur pays libéré leur ouvre à nouveau ses portes. Certaines formalités toutefois doivent être accomplies pour trier les éléments suspects ou douteux. C'est ainsi qu'à Annemasse, ceux qui veulent rentrer dans leur patrie, sont dirigés sur un centre d'accueil et d'entraide où ils sont soumis à un interrogatoire destiné à établir les raisons pour lesquelles ils ont cru devoir partir à l'étranger. Une enquête est ouverte et, suivant le cas, ils seront, s'ils n'ont plus de foyer, dirigés sur des camps ou incorporés dans les Forces de la Résistance.





On cueille les beaux raisins mûris sous le soleil pour en faire ce vin pétillant, spirituel, symbole de gaieté et qui s'associe à toutes les joies humaines.



En Champagne, la vendange se transporte au moyen de paniers jusqu'aux charriots qui la conduira au pressoir.

On a beau être au cœur de la Champagne, la piquette, quand il fait chaud, est appréciée tout autant qu'un grand vin.

Vin de

SUR LES COTEAUX DE CHAMPAGNE

Champagne, terre d'invasion et vaste champ de bataille de la première Grande Guerre! Noms héroïques qui, durant quatre années, revenaient chaque jour presque dans les communiqués de l'époque: Chemin-des-Dames, Reims, Tahure, et tant d'autres. Sans s'occuper de la division du pays en départements, cette ancienne province qui déborde sur plusieurs régions nettement délimitées y est celui de la Marne, se divise en plusieurs régions nettement délimitées géographiquement: la Champagne humide au nord et à l'est, la province ardennaise au nord, la Brie Champenoise, la Pouilleuse, à l'ouest, et la Haute-Marne ou Bassigny, au sud.

Si la terre champenoise est relativement pauvre, surtout dans le nord-est où elle est composée d'argile imperméable et recouverte de forêts, d'étangs, de prairies marécageuses, le labeur acharné des habitants lui a quand même fait rendre une richesse insoupçonnée. L'élevage du mouton surtout a donné nais-

sance aux célèbres foires de ce coin de France. Et elles sont si nombreuses l'on dit d'un homme mal informé «qu'il ne connaît pas toutes les foires de Champagne». Depuis le siècle dernier, l'apport d'engrais chimiques a bonifié la terre et la Marne surtout est devenue un des premiers départements français producteurs de blé.

Le Champenois est fier et frondeur et l'expression «être du Régiment Champagne» est synonyme de se moquer de l'ordre. Mais si les habitants de la Champagne ont ainsi une haute opinion d'eux-mêmes et raillent volontiers leurs voisins, ceux-ci le leur rendent bien et leur servent ce dicton: «99 têtes et un Champenois font 100 bêtes», dont il faut voir la lointaine origine dans l'ordonnance de Jules César limitant à moins de 100 têtes les troupeaux de moutons ayant le droit de passer dans les provinces voisines.

Mais ce ne sont pas les céréales, ni l'élevage, qui constituent la prin-

Chaque pays viticole a ses coutumes. C'est ainsi qu'en Champagne, à l'entrée de la cave, les corbeilles d'osier contenant la vendange sont posées l'une après l'autre.

Le moût est pressé et, en connaisseurs, les vignerons le goûte pour voir ce qu'il promet.





L'un après l'autre, au long des routes où règne aujourd'hui la paix, les chariots transportent vers le pressoir les paniers pleins de raisin.

Victoire

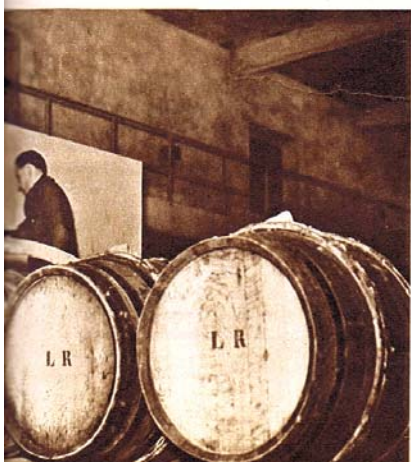
richesse de la Champagne, mais bien son vignoble. Il occupe tout l'ouest de l'ancienne province, le département de la Marne surtout et plus spécialement les arrondissements d'Épernay, de Reims, de Châlons-sur-Marne. La contrée de production est elle-même partagée en régions qui ont chacune leur caractère propre et leurs crus. Les plants cultivés sont en général le Pinot doré d'Ay ou le plant gris de Bourgogne.

Comme partout, le travail de la vigne est pénible, mais il est récompensé par la joie qui en découle. A Épernay, comme sur les côtes du Dézaley, à Trépail, Bouzy, sur la côte d'Avize comme à Féchy ou à Auvernier, on entend dans les bonnes années les cris et les chants des vendangeurs et vendangeuses. Mais le travail de la vigne, s'il a au cours de l'année des gestes identiques à celui des vigneron de chez nous, a un vocabulaire régional différent du nôtre. Nos attaches deviennent en champenois le palissage ou l'accolage; notre rebouillage s'appelle l'ébourgeonnage, l'épamprage, le rognage. Les façons de la vigne sont par contre aussi dénommées binage et sarclage. Les maladies cryptogamiques, les gelées tardives, les chutes de grêle causent aux vignerons champenois les mêmes soucis qu'aux citoyens de Grandvaux ou du Vully. Le raisin est vendangé dans de grandes corbeilles, puis il est trié sur place, les mauvais grains étant jetés. Conduit au pressoir, il est foulé, le moût est

laissé un ou deux jours dans de grandes cuves où il se débourbe, se décanche; après seulement il est mis en fûts et la fermentation commence. Quant au produit final, le vin de Champagne, ou Champagne tout court, il s'obtient après plusieurs transvasages et traitements, après que le vin, dans les bouteilles spéciales que chacun connaît, a été conservé des mois et des mois dans les célèbres caves creusées dans la craie champenoise. On les tient même un certain temps retournées sur la pointe, puis on les ouvre pour laisser échapper les impuretés et l'on introduit un peu d'une liqueur, secret de chaque maison et dont le dosage varie suivant le type de vin que l'on veut obtenir. A ce moment seulement la bouteille est définitivement fermée au moyen du gros bouchon traditionnel muselé de fils de fer.

Aujourd'hui, la Champagne est doublement dans la joie: c'est l'heure des vendanges, récompense du patient travail de l'année et ces vendanges se font en un pays libéré. A un quart de siècle d'intervalle, la vieille province a connu l'invasion, ses contraintes, ses misères; elle a frémi à la pensée des destructions qui peut-être allaient accompagner le reflux. Elle s'est souvenue de 1914, de ses villages rasés où il ne restait plus pierre sur pierre et où tout se confondait en la poussière grise de sa terre revenue, jeunes et vieux, filles et garçons, vivent l'allégresse qui, en toute terre vigneronne, accompagne les vendanges. Ce n'est plus le morne travail que, durant quatre années, il fallait faire pour vivre. Cette fois, c'est le vin de la victoire qui va fermenter dans les cuves et les cœurs sont joyeux à l'idée que ce vin, on le boira soi-même et qu'on ne verra plus, imprimée en surcharge sur les belles et clinquantes étiquettes, cette phrase qui faisait mal: «Réserve à la Wehrmacht».

L. M.



Mis en tonneaux, le vin nouveau va subir sa première fermentation. C'est le début de la longue suite d'opérations qui, bien des mois plus tard, produira un champagne de marque.

Quelle joie à brandir ces grappes d'où sortira le vin de Victoire.





La vie reprend dans les rues d'Annecy où flottent désormais les drapeaux, symboles de liberté.



Parfois, çà et là, un rappel de la guerre qui s'éloigne à peine: le tableau noir où à la porte des édifices publics est marquée l'heure du couvre-feu.



Au hasard d'une rue, des affiches viennent évoquer les jours sombres d'autrefois; mais à côté de celle qui nous parle de fosses communes, d'autres annoncent la libération. Et l'enfant qui joue auprès de la fontaine n'est-il pas un symbole d'un avenir plus heureux?

Nos enquêtes hors des frontières

Le linge est rare, le savon aussi, qu'importe! On trouve toujours moyen de faire sa lessive.



Mais sur les visages, ce sont d'autres expressions...

Quand la vie

Il semblait, au lendemain de l'armistice, que la Savoie paraissait devoir moins souffrir que d'autres régions de la France. Elle était en zone libre et sa terre généreuse produisait abondamment fruits et légumes. Pourtant, il fallut bientôt déchanter. Dès avant les événements de novembre 1942, qui firent déferler vers la Méditerranée les blindés allemands, les réquisitions se multiplièrent pour satisfaire les demandes accrues de l'occupant.

Lorsqu'il fut installé sur place, ce fut pire. L'unité de la nation était faite dans le malheur et d'Annecy à Marseille, de Lyon à Paris, les mêmes privations, les mêmes difficultés de ravitaillement vinrent montrer au peuple de France que son seul salut était la libération et qu'il était impossible de recréer une nation sous le régime d'une occupation étrangère.

Tout disparut, du vin, pourtant si généreusement produit, aux céréales, à la viande. Les matières premières les plus nécessaires à l'existence quotidienne firent défaut. Le cordonnier à son échoppe n'avait plus un seul morceau de cuir pour réparer tant bien que mal les chaussures à semelles de bois.

On avait faim, et, en hiver, on avait froid. Et plus encore que les privations physiques, la contrainte morale s'appesantissait sur le pays. Les perquisitions alternaient avec les arrestations, et la mère ou l'épouse ne savait pas si, à la fin de la journée, le fils ou le mari regagnerait le foyer.

Aujourd'hui, la Savoie est libre. Certes, du jour au lendemain ce n'est pas l'abondance et ce serait trop demander. Mais

Au départ de l'envahisseur, les bicyclettes, soigneusement cachées, sont ressorties et l'on voit aujourd'hui dans les parcs publics des gens qui déjeûnent sur l'herbe, ce qui était strictement interdit sous l'occupation.

Les restaurants continuent comme par le passé à être classés par catégories: déjà la nourriture est meilleure, les rations moins pe-



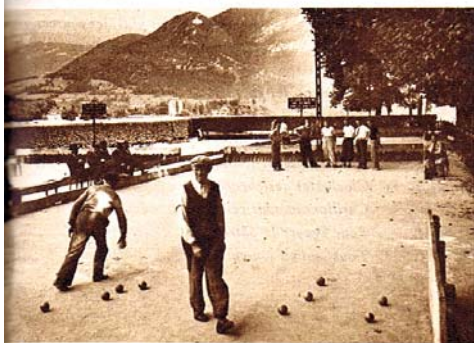


reprend...

on supporte plus facilement les vicissitudes de l'existence lorsque pointe l'aube d'une ère nouvelle. Timidement d'abord, puis de plus en plus vite, les transports reprennent; les routes désertes ne seront plus bientôt qu'un souvenir et au long des voies ferrées circuleront à nouveau des convois. Fruits et légumes refont leur apparition et les provisions cachées reviennent sur le marché. On respire. Une sorte d'ivresse collective s'est emparée de tout le pays, de chacun de ses habitants. On reprend les habitudes d'antan qui semblaient à jamais disparues. L'artisan caresse ses outils en attendant de pouvoir s'en resservir; le commerçant voit le moment venir où il aura à nouveau quelque chose à vendre dans sa boutique.

Par-dessus tout plane une grande espérance: que se taisent définitivement les rumeurs de la guerre pour voir le retour au foyer de ceux depuis si longtemps prisonniers. Et le mot de la fin, c'est un paysan qui va nous le donner en cette exclamation de confiance et de joie: «Maintenant, on va pouvoir planter.» F. S.

Les joueurs de boules ont retrouvé leur pacifique distraction.



On trouve à nouveau même des coupons d'étoffe et toutes sortes d'autres objets qui étaient autrefois fort rares.

Photos P. D.

C'est tout le charme d'Annecy que ces vieilles maisons construites en bordure de l'eau.



C'est jour de marché, et les rues de la petite ville s'animent.

La distribution des cartes alimentaires et des titres de rationnement se fait dans l'ordre et avec bonne humeur.



Du tac au tac

Barbey d'Aurevilly s'était attiré par ses articles à «l'huile de vitriol» des ennemis irréductibles. L'un des plus connus, et qu'il avait souvent fort malmené, fut le vicomte Armand de Pontmartin, critique célèbre sous l'Empire.

L'écrivain avait l'habitude de déjeuner dans un des restaurants fameux du boulevard des Italiens. Or, un matin, il s'attarda et quand il vint au restaurant, la salle était bondée. Il avisa une place restée libre, la seule, mais c'était justement à la table du vicomte de Pontmartin. On venait de servir à celui-ci une douzaine de cancales. Barbey d'Aurevilly goûtait fort ces bivalves et, à leur vue, il se sentit en veine d'amabilité. Il s'approcha donc et désignant le siège vide:

— Vous permettez, vicomte?

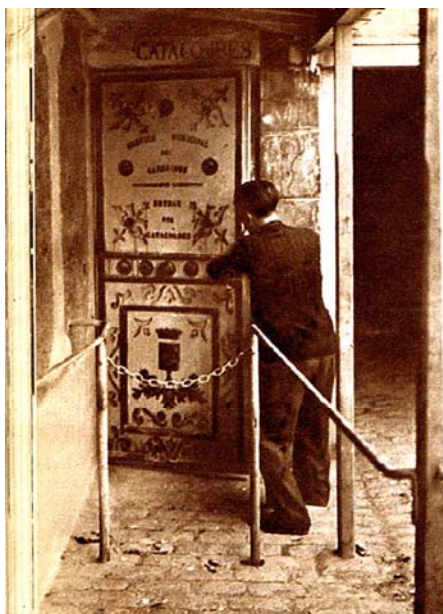
Mais l'autre, glacial:

— Je regrette beaucoup, Monsieur, mais j'ai l'habitude de déjeuner seul.

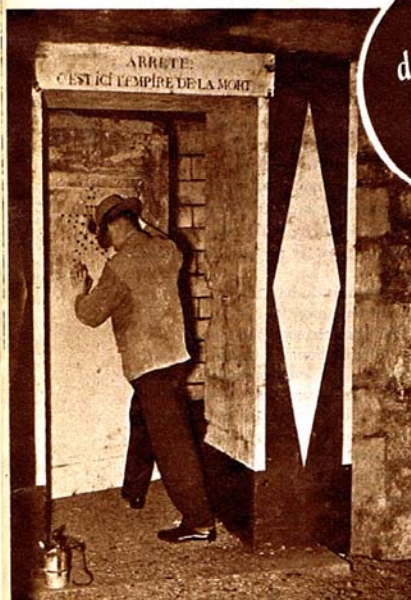
Barbey fut comme cravaché par cette insolence, mais, tout de suite, désignant de sa canne les huîtres, il s'écria de manière à être entendu d'un bout à l'autre de la salle:

— Morbleu! vicomte, je ne comprends pas. Vous êtes pourtant treize à table!

J.



Plus de 70 escaliers, répartis dans Paris, permettent de gagner les carrières. L'entrée principale des catacombes proprement dites se trouve place Denfert-Rochereau. D'autres entrées existent également, à La Tombe-Issoire, au Val-de-Grâce et à Montsouris. Mais c'est par la première seulement que, de nos jours, étaient admis, deux fois par semaine, les visiteurs.



Nos documentaires en marge des événements



Après être descendu à quelque 30 mètres sous terre, s'ouvre une galerie qui se dirige vers l'Ossuaire du parc Montsouris. L'entrée est taillée à même le roc et une lourde porte le défend contre les curiosités profanes. Au-dessus, gravé dans la pierre, le vers de l'abbé Delille: «Arrête, c'est ici l'empire de la mort».

Derrière cette grille, 7 millions au moins de charpentes humaines forment de macabres murailles. Les poètes romantiques qui souhaitaient être indissolublement liés dans la mort avec l'élue de leur cœur, imaginèrent-ils cette promiscuité anonyme?

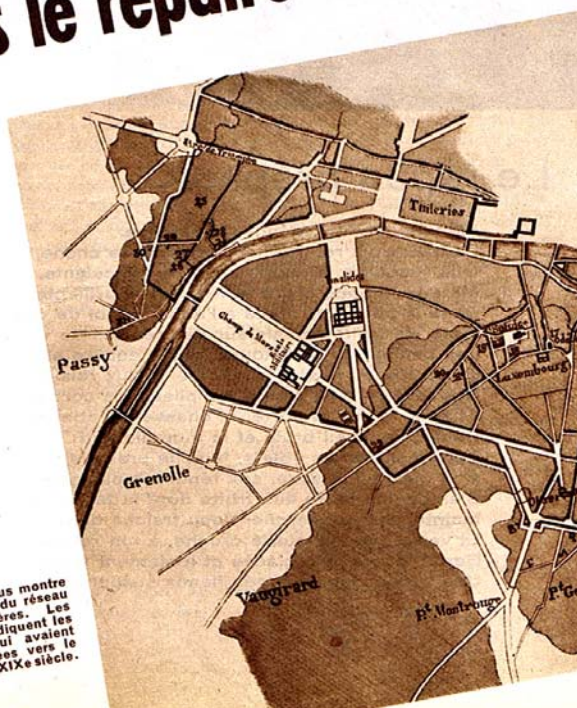
Ce plan nous montre une partie du réseau des carrières. Les chiffres indiquent les entrées qui avaient été repérées vers le milieu du XIXe siècle.

La rapide délivrance de Paris par les seules ressources, ou à peu près, des F.F.I. pose un problème. Comment les troupes allemandes, en nombre important dans la capitale, furent-elles si prestement submergées après une occupation de plus de quatre années qui eut dû leur permettre d'avoir bien en main la situation? La réponse, les carrières de Paris nous la donnent. Chacun plus ou moins en a entendu parler. Mais ce que l'on connaît surtout n'en est qu'une infime partie: les Catacombes, la nécropole souterraine qui se trouve dans les environs de l'Observatoire et de la Porte d'Orléans. A l'inverse de Rome, celles de Paris n'abritèrent pas les premières manifestations du culte chrétien; leur origine est récente, elles proviennent de la désaffectation en 1787 du vénérable Cimetière des Innocents créé par Philippe-Auguste. Primitivement en dehors de l'enceinte de Paris, où se croisaient les routes de St-Denis et de Montmartre, où plus tard devaient s'élever les Halles, durant des centaines d'années il fut le seul de l'agglomération parisienne, et les morts s'ajoutant aux morts en avaient exhaussé le sol de 3 mètres au-dessus du niveau des rues avoisinantes. L'odeur qui s'en dégageait devenait pestilentielle: c'était un charnier plus qu'un cimetière. Le Préfet de police Lenoir, renonçant sur l'intervention des autorités religieuses à brûler les innombrables ossements qu'il renfermait, les fit transporter au lieu dit «La Tombe-Issoire», dans une des carrières de Paris. Ainsi naquirent les Catacombes. Aux 2 millions de morts du cimetière des Innocents, vinrent s'ajouter ceux d'autres nécropoles, ceux des émeutes de la Place de Grèves et du 1er août 1792 aux Tuileries; bien d'autres encore. Et à l'heure actuelle ces lieux souterrains comptent davantage de morts que Paris n'a de vivants: plus de 7 millions.

Mais les carrières de Paris, dont les Catacombes ne sont qu'une infime partie, sont beaucoup plus anciennes. On a la preuve qu'elles existaient déjà du temps des Romains et pendant au moins 17 siècles, c'est d'elles que furent tirées les pierres dont on construisit les maisons, les palais et les édifices publics de la capitale française. Les carriers d'autrefois prenaient le plus près possible les matériaux dont ils avaient besoin. Au cours des siècles, au hasard des entreprises, on perdit souvent la mémoire de certaines de ces carrières et des immeubles vinrent s'édifier sur des abîmes. Une première alerte eut lieu le 17 décembre 1774 dans le quartier St-Michel. Les pouvoirs publics décidèrent la création d'une administration des carrières, placée sous les ordres d'un inspecteur général. Ce dernier entra en fonctions en 1777, le jour même où, à la rue Denfert, un immeuble tout entier disparaissait à 30 mètres sous terre!

Le danger n'était que trop flagrant. On se mit aussitôt à l'œuvre, on traça des plans des souterrains, on procéda d'urgence aux consolidations indispen-

dans le repaire de l'armée



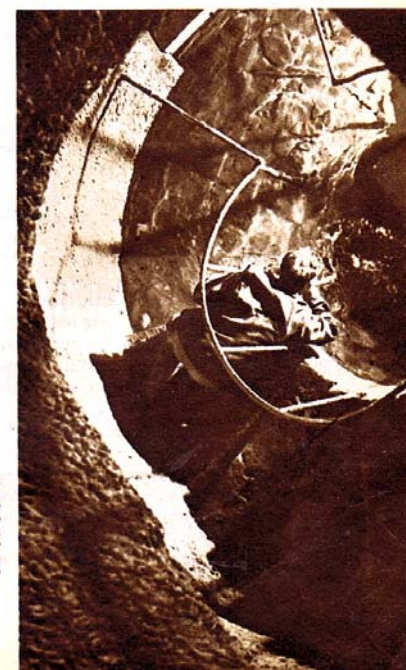
sables. Limités tout d'abord à certains quartiers, ces plans petit à petit se complétaient, mais probablement à l'heure actuelle encore n'englobent-ils pas l'ensemble de toutes les carrières de Paris, car celles-ci forment un véritable monde. Jugez-en : tous les coteaux de Chatillon jusqu'à Chantilly sont creux, les galeries s'avancent sous Montrouge, Vaugirard, jusqu'à la rive méridionale de la Seine. Il y en a à Passy et à Chaillot, sous les plateaux de Clichy et de Notre-Dame-de-Lorette, se reliant à celles de Montmartre, de même que sous Ménilmontant et Belleville. Ce réseau immense se compose de salles, de rues qui s'entrecroisent, de galeries qui se chevauchent, et ceci depuis quelques mètres du sol jusqu'à une profondeur maxima de 79 mètres ! L'on a pu dire sans exagération que la longueur des rues souterraines de Paris dépasse le réseau de celles qui sont en surface et en certains points, comme au Luxembourg, elles sont même trois fois plus denses.

Ces rues souterraines portent les mêmes noms que celles sous lesquelles elles s'étendent. Les maisons elles-mêmes souvent sont repérées et leurs numéros inscrits sur les murs des galeries pour permettre l'envoi de secours d'urgence en cas d'éboulement. Détail curieux : elles sont toutes très exactement fermées par un mur construit à l'aplomb des fortifications, qui fut édifié pour mettre fin à la contrebande souterraine éludant les droits d'octroi, et porte le nom pittoresque de « Mur de la Fraude ». Ainsi y a-t-il deux systèmes de cavernes, celle « intra-muros » et celle de la banlieue. On voit que de tous temps ces galeries furent fréquentées. Elles furent également habitées par un étrange monde de larves humaines qui y trouvaient un abri sans bourse délier. L'air en est respirable, car dans tous les puits, qui vont au delà des couches rocheuses chercher l'eau potable à la limite de l'argile du sous-sol, des ouvertures pratiquées dans la maçonnerie s'ouvrent sur les galeries. Et l'on cite à ce propos l'intense frayeur d'un jardinier d'autrefois qui, son seau s'étant accroché à un fer qui dépassait à l'intérieur d'un puits, se met à jurer en invoquant le nom de Satan et entend une voix lui répondre « Voilà », tandis qu'une main sort de la pierre pour dégager le seau et qu'apparaît une grimaçante figure !

Nombreuses sont les personnes qui se sont perdues dans les carrières, voire dans les catacombes, avant que toutes leurs issues n'aient été grillées pour éviter pareil malheur et qu'au long de leur voie d'accès une bande noire, sur les voûtes, permette à l'égare de retrouver son chemin en cas de besoin. Cette basilique en miniature est l'œuvre d'un maçon qui, s'étant perdu et avant d'être retrouvé à demi-mort de faim, fit vœu de la construire en témoignage de reconnaissance.



Les catacombes nécessitent un entretien constant. Une équipe de dix ouvriers leur est spécialement affectée. Ils sont blasés sur l'effroi et le mystère et, leur outil sur l'épaule, leur lampe de mineur à la main, vont au milieu des morts comme ils se rendraient à n'importe quelle autre tâche.



outerraine qui délivra Paris



Ainsi l'histoire du Paris souterrain est-elle farcie d'anecdotes. Les unes sont dramatiques, telle l'aventure de ces soldats en traitement au Val-de-Grâce qui, voulant « sauter le mur », découvrirent l'entrée d'une galerie souterraine, s'y engagèrent et s'y perdirent. Au hasard d'une expédition, on devait plus tard découvrir les squelettes de ces égarés. D'autres sont plaisantes, comme celle de la trouvaille dans une caverne qui communiquait avec les caves d'un restaurant du Luxembourg encore célèbre aujourd'hui et très en vogue sous le Second Empire pour sa spécialité de gibelote de lapin, d'un véritable ossuaire de milliers de têtes de chat !

Les carrières de Paris sont un monde en partie inexploré, un dédale dont quelques rares initiés connaissent les arcanes. Elles débouchent dans les sous-sols de nombre d'antiques maisons dont elles constituent en quelque sorte l'arrière-cave. Rien n'était plus facile que d'obstruer certaines galeries, rendre impraticables les voies d'accès trop visibles, pour se ménager tout un réseau de repaires à l'abri des investigations. C'est là, en ces profondes retraites, que s'engouffrèrent quatre ans durant, approvisionnements, armes et munitions, qui devaient permettre à l'armée doublement souterraine de surgir victorieusement du sol, partout à la fois, lorsque fut donné le signal de l'assaut définitif.

L. M.

Une source claire parmi les ombres de la mort : Le « Puits de la Vérité » servait autrefois à désaltérer les carriers. A présent, pèlerins et visiteurs boivent, curieux, son onde transparente.



20 août. Dans la cour de la Préfecture de Police de Paris qui soutient, depuis la veille, un siège en règle. Les agents de police se sont mis en grève et occupent (en civil) le bâtiment. Le préfet, M. Bussiére, a été arrêté. Aidés par les F. F. I., les assiégés résistent avec des armes de fortune, pistolets et mitraillettes, aux rudes attaques des chars et des blindés. De part et d'autre il y a des morts et des blessés. Mais le drapeau tricolore flotte sur les toits. La libération est en marche, rien ne l'arrêtera. Le photographe a pu franchir les barrières et prendre ce cliché où l'on voit un blessé de la Wehrmacht, fait prisonnier, être évacué par les Services de la Croix-Rouge. L'agent de police de droite, porte son insigne F. F. I. sur le devant de son maillot. Il est blessé au bras, le sang coule...

De notre correspondant particulier à Paris, par voie toute spéciale



L'insurrection a gagné Paris. Des barricades sont élevées par le peuple, qui retrouve instantanément sa bravoure traditionnelle. Partout les rues se barrent d'obstacles, souvent illusoires, tels que sacs de sable, matelas, batterie de cuisine, pavés... Qu'importe ! La liberté approche, chaque bras veut lui offrir son aide. N'est-il pas curieux ce document où Notre-Dame de Paris semble être protégée par cet amoncellement qui demande tant de concours désintéressés et qu'un tank franchirait, hélas ! sans difficulté. Nous sommes au petit matin du 23 août.

25 août. La veille, à 23 heures, les premiers chars de la division Leclerc sont parvenus jusqu'à l'Hôtel de Ville sur lequel le Pavillon national flotte depuis le 19... A minuit les cloches ont chanté, dans la nuit noire, la libération de la capitale. Les façades se sont pavées, la Marseillaise a retenti, reprise par des milliers de voix, dans l'obscurité, tels les Allemands tiennent encore dans certains îlots. Ce n'est que le lendemain, à l'aube, que les F. F. I. solidement appuyés par les forces sérieuses de Leclerc, en viendront à bout. L'état-major de von Choltitz, habitant le Meurice, rue de Rivoli, se rend alors sans condition, après que les défenseurs eurent tiré les dernières bandes de leurs mitraillettes. Une centaine de prisonniers, bras en l'air, sont conduits à la Préfecture, en suivant la rue de Rivoli, obliquant devant l'Hôtel de Ville (où notre photo se situe), prenant le pont d'Arcole pour arriver finalement rue de la Cité.



ici

Le plus surprenant, pendant les « 7 Glorieuses » s'il 25 août, fut bien la continuité de la vie civile, en certaines tations, au milieu du claquement des mitrailleuses, grenades et dans la fumée des incendies. Tel passager qui déambulait dans son quartier pour une course ou achat, se trouvait brusquement l'acteur bénévole d'une de cette guerre des rues : des voitures, montées par Françaises de l'intérieur) se rencontraient avec des bi patrouilleurs allemands... C'était la fusillade, les vitrines l'écrasement de corniches, de balcons, l'innocent d'une balle perdue. Ailleurs, dans les quartiers, foyer la Wehrmacht, les escarmouches devenaient sièges de ques en règle et contre-attaques meurtrières. Les secte Chambre des députés, du Crillon, de l'hôtel Meurice, police, furent pendant des jours et des nuits les foyers les... pourtant, dans les brèves interruptions, dont li après le tac-tac-tac des armes automatiques, la vie ch plus naturellement du monde. On se battait au Grand allemands lâchaient leurs obus incendiaires depuis le et le Rond-Point, mais avenue Maitignon et Victor Er pas rare de rencontrer une maman poussant une v couple d'amoureux, bras dessus, bras dessous ou une son chienchien à la promenade...

Tous ces gens n'étaient pas des héros. C'étaient d qui couraient leur chance. Je ne tire nulle vanité d'avoir jour je me suis abstenu de circuler en bicyclette dans rection. Alors qu'en cas de bombardement aérien l'inité par le déclenchement aveugle d'une force au-dessus de la guerre de rue, du moins celle qui se déclancha dar curieux se déplaçant avec un peu de prudence, une ma sécurité. Il fallait prêter l'oreille pour situer les points éviter de justesse et permettre, après examen de la situ



25 août. Paris est libéré depuis deux jours. A 15 heures, le général de Gaulle est allé se recueillir sur la tombe du Soldat Inconnu, place de l'Etoile. Il en est redescendu, entouré des membres du gouvernement provisoire et des chefs militaires et F. F. I. Des centaines de milliers de Parisiens l'ont acclamé et dans une véritable marée humaine, pavée aux couleurs nationales et alliées, il a reçu le plus violent plébiscite qu'un chef ait jamais recueilli en hommage. Il vient à peine de traverser la place de la Concorde qu'une fusillade nourrie part des toits de l'hôtel Crillon et de ceux du Ministère de la marine. Il y a des morts, des blessés. La foule un instant hébétée, cherche protection derrière les abris que lui offrent les fontaines, les statues, les trottoirs, les balustrades... Les F. F. I. répondent aux tireurs allemands cachés derrière les cheminées, les troupes de Leclerc et américaines se joignent à elles... Où tout n'était que joie délirante, enthousiasme, plane subitement le drame aveugle, la peur... le deuil. Le jeune F. F. I. (à gauche de la photo) va se joindre avec courage aux forces de la répression.

25 août. Parallèlement une attaque extrêmement violente était menée contre le Sénat. Cet immeuble, si pacifiquement habité avant 40 par les « Pères Conscrits », avait été transformé en véritable citadelle par les S. S. Dans des sous-sols fortifiés se cachait tout le système téléphonique d'alerte de la Luftwaffe et l'on prétend que des caves abritaient des explosifs capables de faire sauter tout le quartier. L'affaire fut rondement menée et, heureusement, les défenseurs se rendirent avant d'accomplir ce sinistre dessein. Ce tank de Leclerc tire du carrefour Bd St-Michel, rue de Vaugirard dans la direction du Palais du Luxembourg... La bordée ébranle le quartier Latin, mais quelques centaines de mètres plus haut, et plus bas, la vie continue entre étudiants attardés, ménagères en quête d'approvisionnement, badauds.

l'histoire d'une Libération

ent du 19 au
es manifes-
xplosion des
ménagère,
blématique
scène
F. I. (Forces
des chars
ent en éclat,
leur étendu
résistance de
p, avec atta-
Sénat, de la
fecture de
antes batail-
surprenait le
chatainait
s, les chars
ps-Elysées
el, il n'était
enfant, un
conduisant

les citadins
pas un seul
le en insur-
et paralysée
le humaine,
w, offrait un
préciable de
logiques, les
me stratégie

qui satisfasse à la fois l'amateur de spectacle historique et son désir de neutralité. Voici deux « choses vues », comme disait Victor Hugo, qui se situent dans la fameuse semaine :

Par une de ces belles après-midi les Champs-Élysées deviennent subitement un lieu de sévères rencontres entre F. F. I. et patrouilleurs allemands, à cheval sur le capot de leur voiture, qui par leur mitrailleuse assurent une protection aux sentinelles chargées de défendre l'accès du pont Alexandre III et celui de la Concorde qui joignent les deux centres importants de la résistance : celui de la Chambre des députés et du Palais d'Orsay, et ceux de l'hôtel Crillon du Ministère de la marine et de l'hôtel Meurice. Une fumée monte de la place de la Concorde, les armes plus lourdes entrent en action et des coups sourds ébranlent mon quartier. Curieux de savoir ce qui se passe exactement je remonte l'avenue Marigny en direction du Grand Palais ; à la hauteur de l'avenue Gabriel je vois passer des chars encore fumants des coups qu'ils viennent de tirer. D'arbre en arbre, je suis l'avenue longue de 300 mètres de peine dans un quartier qui est subitement privé de toute circulation, de tous bruits... Encore deux arbres et l'avenue Gabriel sera atteinte me permettant de découvrir un plus large panorama... Mes yeux découvrent alors brusquement à six pas de moi sur la droite et à vingt-cinq sur la gauche, deux soldats de la Wehrmacht aplatis derrière des mitrailleuses légères dont les deux canons suivent ma prudente avance. Pourquoi n'ont-ils pas tiré ? Curieux tête à tête. Le plus naturellement du monde (mais est-on naturel dans de telles circonstances ?) je fais volte-face et prenant carrément le milieu à découvert de l'avenue déserte je m'éloigne d'un centre aussi agressif, avec, dans le bas du dos un frisson d'inquiétude qui durera quelques minutes.

Deux jours plus tard, revenant des quartiers de la Madeleine et de l'Opéra où les dernières sentinelles de la Wehrmacht montent la garde à la porte des quelques état-major tenant encore Paris, mon chemin est brusquement coupé entre la rue des Saussaies et la rue du Cirque par une fusillade partie des toits, empêchant toute circulation à travers la place Beauvau.

Comment franchir ce trajet qui est nécessaire à mon itinéraire ? Les rares promeneurs sont planqués derrière les porches qui viennent écorner les ricochets des balles. Mais voici un curieux équipage : une voiture découverte militaire allemande, conduite par un officier allemand s'arrête devant moi. A son côté se tient un membre de la résistance vêtu d'une grande blouse blanche et tenant un bâton au bout duquel est fixé un drapeau blanc. Il s'agit d'un équipage fait prisonnier et qui se rend au lieu que lui fixe son vainqueur. — « Peut-on traverser ? » me demande le conducteur. « C'est dangereux, mais vous... certainement. » Profitant de l'impression créée par un tel spectacle ne manquant pas de surprendre les tireurs, et bénéficiant de leur étonnement, je traverse la place sans encombre.

Le photographe a déclenché son objectif chaque fois que sa route le rapprochait d'un snap de qualité. Mais ses soucis ne faisaient que commencer. Il fallait développer, tirer des contacts, agrandir. Et cela dans des conditions extrêmement précaires de distribution électrique, le courant n'étant établi, par quartier, que trente minutes au maximum par soirée entre 20 heures et 24 heures, et encore pas à un rythme fixe. Aussi la lumière était-elle quêtée avec fébrilité, tout le matériel étant préparé de façon à utiliser la moindre fraction des précieux et si rares rayons. Quatre photos pouvaient ainsi être tirées et fixées, ce qui est peu. Mais, quelquefois, pour des causes mystérieuses, le courant était rebranché entre minuit et sept heures du matin. Il fallait à tout prix en profiter. La famille du photographe ne dormait donc que d'un œil, le poste de Radio étant branché avec la puissance « toute sauce » pour donner l'alerte et des lampes volantes étaient suspendues au-dessus de chaque dormeur pour que si leur sommeil restait sourd, il ne puisse être également aveugle. Trois, quatre ou cinq autres photos se fixaient sur papier.

Au bout de 10 jours une série de 78 tirages fut réalisée, dont je vous offre ce premier choix et ceci en dépit des correspondances fantaisistes de notre pauvre monde.

Ed. Dubois.



Et la vie s'est réinstallée ! Partout on pavoise. Le personnel de l'Elysée est resté fidèle à son poste, désert pendant plus de quatre ans. Dans la ravissante lumière de la fin de l'été, le Faubourg St-Honoré, retrouve sa physionomie réellement parisienne que l'occupation avait camouflée avec des écritures allemandes, des barrières blanches isolant la circulation, des drapeaux à croix gammée, des affiches de propagande. En quatre jours ces vestiges matériels de la lourdeur de la défaite de 1940 disparaissent. La ville réapparaît, telle que nous la connaissons, fidèle à elle-même, à son souvenir, à ses amitiés, témoins ces drapeaux conçus pour les visites du roi d'Angleterre en 1938, et qui décoraient aujourd'hui les murs du Palais de l'Elysée avec leur première fraîcheur et toute la gaieté de leur symbole vivace.

En bas :

Le même jour, une opération était conduite contre les éléments avancés du Palais d'Orsay qui protégeaient le flanc droit de la Chambre des députés. Autre îlot de la résistance allemande. Des canons légers sont mis en batterie, sur la rive droite de la Seine, face au pont du Carrousel. La riposte ne fauchera que quelques arbres le long des quais et la façade du Louvre (partie droite de la photo) n'écopera que de dégâts minimes : balcons effondrés, corniches entamées, vitres pulvérisées... A peu près sur les mêmes lieux, les sept journées de libération parisienne de 1944, se rencontrent avec le souvenir des « Trois Glorieuses », car c'est à cet endroit précis qu'Alexandre Dumas père fit le coup de feu avec des pistolets d'arçon, en 1830.



... et dans la soirée, les armes s'étant tuées, voici l'état dans lequel se présentait le fameux hôtel Crillon dont la façade (œuvre de Gabriel) est une des plus belles du monde. On notera qu'une colonne a été fauchée... C'est la Se... est-ce un présage ? On remarquera les traces des balles, les plus sévères entailles des obus... Bien entendu, les véhicules, brûlés du premier plan sont les témoins de la prise de l'état-major qui se rendit dans la soirée du 24 août. Car la lutte avait été bigrement sévère dans ce secteur.





Une Anglaise qui avait «pris le maquis», est venue accueillir ces soldats américains et leur souhaite un chaleureux «Welcome».

Fragments du film d'une libération



Le commandant d'une colonne motorisée américaine, monté dans sa «jeep», vient d'arriver à Pontarlier; son chien-fétiche vient de Cassino, où il a été recueilli en pleine bataille.

Aussitôt qu'une ville tombe aux mains alliées, les soldats américains règlent la circulation arme à l'épaule. Les énormes camions lourdement chargés passent à toute allure. Les piétons très impressionnés regardent défilier ces convois et, se soumettent eux aussi à ces nouveaux «policemen».



L'heure de la libération sonne dans villes et villages, en même temps on voit apparaître à chaque fenêtre, à chaque balcon, les drapeaux des nations unies; muet et touchant hommage à ces hommes qui combattent sur le sol gaulois.

Photos Bujard

Pontarlier est libéré. Les hommes qui avaient pris le maquis se promènent quelques instants dans les rues de la ville; ils jouissent de cette liberté, tant attendue et finalement recouvrée.



reusement pour vous, Mélanie, vous avez des fils. Ils seront courageux, comme leur père.»

La mère enchaînait: «Courageux, oui, j'espère qu'ils seront courageux, mais pas comme leur père, c'est quand même trop dangereux.»

Nous, nous pensions: Justement comme lui, que nous voulions être. Puisque cela vous mène tout droit sur le chemin du ciel, c'est le curé qui l'a dit. Cela doit être beau, le chemin du ciel! Ah! les imaginations d'enfant!

On en connut les stations le troisième jour qui suivit l'annonce funèbre du garde.

Il y eut, ce jour-là, grande animation chez nous. Dès le matin, nous dûmes nous occuper à préparer les tables pour la collation qui devait suivre le service. Enfin, l'heure vint du départ pour le cimetière des Prés-Ronds. On fit la remarque, entre nous, les trois frères, que le chemin du ciel ressemble singulièrement aux chemins terrestres. Les gens d'ici, sauf qu'ils étaient endimanchés, portaient les mêmes verrues sur le visage, les mêmes moustaches, le vieux Joachim boitait comme nous l'avions toujours vu boiter. Même le cheval qui conduisait le corps, c'est un détail qui m'a frappé, il dodelinait de la tête, comme toujours, parce qu'il était borgne.

On écouta l'oraison. Des gens, bien intentionnés, s'approchèrent de nous et nous dirent d'une voix ferme et douce: «Courage, petits, il est au Ciel, il a la bonne part, courage, et soyez bien braves, comme lui, la maman a besoin de vous.»

A la maison, on n'eut pas besoin de nous dire de manger. Nous avions faim tous les trois. Gédéon surtout qui déchirait à belles dents la pâte épaisse des crêpes de tante Jeanne.

Ce fut pour nous une belle journée. On s'occupait peu de nous. On nous laissa faire. Tandis que les autres vidaient les bouteilles de la collation et s'essayaient à consoler notre mère, nous remîmes sur le métier nos projets de contrebandiers.

Gédéon donna le branle, expliquant qu'il nous serait facile de nous procurer outre rivières de quoi faire quelques sous. Avec un peu d'habitude, qui sait? on arriverait peut-être à donner un coup de main à la maman qui devait «finir de nous élever». Nous ne manquions pas d'audace.

★

La semaine suivante, nous préparâmes notre première expédition. Gédéon savait, pour l'avoir vu manœuvrer, où notre père amarrait sa barque. Nous y allâmes et, sans autre, primes le large. Tout se passa bien. On acheta dans une épicerie d'outre-Doubs quelques objets de pacotille qu'il fut facile de revendre sur cette rive à quelques camarades peu expérimentés.

Le mercredi suivant, pris par le goût du risque, nous renouvelâmes l'aventure.

Ici, la voix d'André prit un son rauque. Jacqueline perçut le bruit sourd de l'eau qui battait les herbes hautes.

— C'est là qu'il est tombé. A l'endroit même où le père avait coulé. Debout dans la barque, Gédéon voulait ramer, «comme un nègre», qu'il avait dit, en riant. Ni Paul, ni moi ne savions nager. Nous le laissâmes à l'eau et, courant de toutes nos forces, nous appelâmes à l'aide.

... Cette fois, nous comprîmes la mort.

Nous refîmes, une seconde fois, sous la conduite du curé Cauchat, le chemin du ciel.

C'est la main d'André qui, maintenant, devenait fiévreuse.

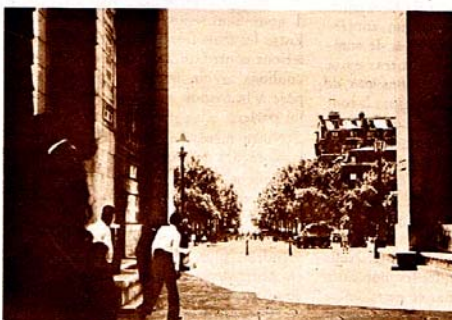
— Après? questionna doucement Jacqueline.

— Tu ne sais pas la suite?

Suite page 30



1 Comme obéissant à un mot d'ordre, voici que de toutes parts surgissent des barricades, comme celle-ci dans le quartier de la Convention. C'est qu'il s'agissait d'entraver l'entrée à Paris des troupes battues de la 7^{me} armée allemande reflétant du front de Normandie, de les empêcher de venir renforcer la garnison laissée par l'occupant dans la capitale. Et ces barricades fiévreusement édifiées, cinq jours plus tard le peuple de Paris va les démolir de ses propres mains pour laisser entrer la division blindée du général Leclerc.



2 Surpris par le déclenchement de l'action de la Résistance, le commandant des forces d'occupation, le général von Choltitz signe une trêve avec les patriotes. Paris se croit sauvé et pavoise. Mais la trêve n'existe guère que sur le papier et après un dimanche d'allégresse, le lundi voit reprendre les combats. On se bat partout, à Neuilly comme à l'Hôtel de Ville, dans le quartier Latin comme à l'Etoile.



3 Trois jours durant la bataille va faire rage. Sa fortune est diverse. Vainqueurs en certains points; d'autres quartiers voient la défaite des F.F.I. Le Grand Palais, leur quartier général brûle; l'avenue des Champs-Élysées, que semble avoir ravagé un ouragan, évoque bien l'ardeur de la lutte passée.



4 Le peuple de Paris se bat de tout son cœur, mais à armes inégales. Des fusils, des mitraillettes, ne peuvent guère venir à bout des tanks «Tigre» que les Allemands lâchent en meutes vers les points névralgiques. La situation est confuse. Les incendies se multiplient et le Ministère de la marine comme l'hôtel Crillon sont en flammes. Paris connaîtra-t-il le sort de Varsovie, de Belgrade, d'autres capitales? Ce jeudi tragique touche à sa fin, quand tout à coup, à 22 heures, les cloches de Notre-Dame annoncent la libération: entrés par la Porte d'Italie, les premiers éléments de la division Leclerc ont atteint la cité. Toute la nuit, toute la journée du lendemain, leurs engins blindés mettront en fuite ceux des Allemands et on les verra, dans tous les quartiers, appuyer l'action de la Résistance.



5 Il est de tout dans la division Leclerc, des jeunes, des marins, même des vieux aussi qui évoquent les poilus de la Grande Guerre.



10 De partout à la ronde, on se presse autour des petits appareils garés, pour la nuit, sous l'abri des arbres.



9 Tout à coup, il est 18 h. 15, un vrombissement se fait entendre de l'autre côté de l'Arc de Triomphe: sur l'avenue de la Grande Armée atterrissent, tour à tour, trois petits avions français et un américain.

LES SEPT GLORIEUSES

*autres fragments d'un document
sur la libération de Paris*

Les événements d'août sont connus de chacun et déjà nous avons pu vous procurer la vue de certains documents photographiques arrivés par voie spéciale.

Le public se rend difficilement compte des difficultés surgissant et empêchant le transport rapide de la documentation. Les mois passent et censure autant qu'absence de courriers normaux se mettent en travers de nos désirs. Il faut donc user d'habiletés multiples pour obtenir ce qui a le seul mérite d'avoir été saisi sur le vif.

Nous nous excusons simplement de ne pouvoir vous en dire plus, mais là encore la discrétion a son importance. D'une communication parvenue par même voie, nous extrayons les lignes suivantes particulièrement empreintes de l'atmosphère vécue.

«Les journaux n'en parlaient pas et l'électricité manquait pour écouter à la radio les nouvelles. Pourtant, mystérieusement, le bruit se répandait: «ils arrivent». La fièvre, jour après jour, montait et chacun pressentait, sans en excepter l'occupant sur le qui-vive, que quelque chose allait se passer. Et voici que le samedi 19 août, à 10 h. 30 du matin, une fusillade éclate: la Résistance attaque. Ainsi débutèrent les sept glorieuses journées au cours desquelles Paris, au prix du sang de ses enfants, conquiert sa liberté.»

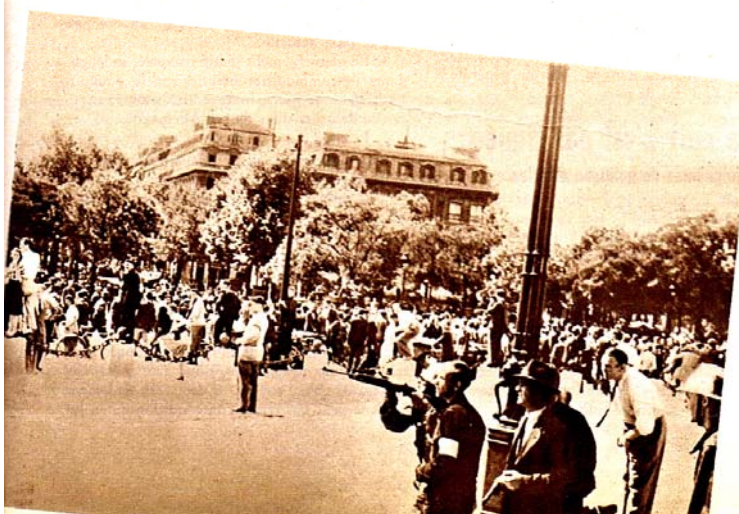
F. D.



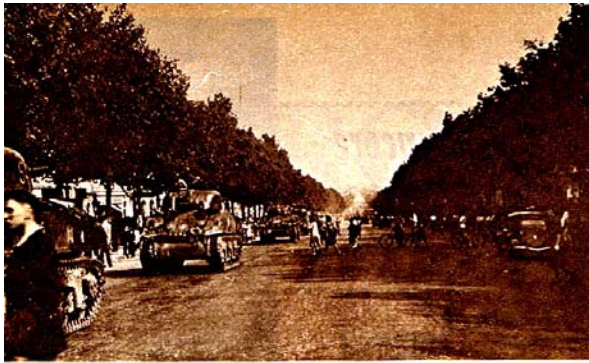
8 Et c'est la fraternisation des civils et des soldats de ceux de l'armée souterraine avec ceux qui sont l'embryon d'une nouvelle armée française.



7 A son tour le Majestic est tombé. La fusillade s'éteint peu à peu! La colonne Leclerc gagne l'avenue des Champs-Élysées et s'y rassemble pour la nuit. En foule, hommes, femmes, enfants, viennent acclamer ceux qui ont prêté main-forte à leur libération.



6 L'un après l'autre les derniers îlots tenus par l'occupant se rendent. L'un d'eux résiste, pourtant encore: l'hôtel Majestic, aux abords de l'Étoile et d'où partaient toutes les ramifications allemandes. Aux forces françaises se sont joints maintenant les Américains et toute la journée du vendredi 25 voit le siège de l'hôtel Majestic. Inscrupit du danger, trop heureux de sa délivrance, le peuple de Paris s'est mêlé aux soldats qui tirent sur les fenêtres de l'hôtel.



1 Samedi 26 août peu après midi, tout au long des Champs-Élysées, se rassemble pour la montée à l'Étoile, la division du général Leclerc.



2 Le drapeau tricolore pend à l'Arc de Triomphe. Les chars d'assaut se mettent en position et appuyés sur sa légendaire canne, le chef de la colonne blindée, le général Leclerc attend l'heure de la revue.



3 Autour de l'Arc de Triomphe, qui vit durant quatre ans passer les troupes d'occupation, ce sont aujourd'hui des chars d'assaut français qui sont rangés.



4 Chacun de ces chars, dont les hommes d'équipage ont la figure marquée par la fatigue des dures journées écoulées, porte un nom et un numéro d'ordre. Celui-ci, le 13, a été modestement baptisé «Violetta».

Bien entendu, il se trouvait des gens pour trouver que tout cela était de fort mauvais goût. Mais ils parlaient bas, bien décidés à rattraper bientôt l'honneur romain traîné sur les tréteaux...

Pour l'heure, Néron ne goûtait que son triomphe. Et lorsqu'il fut dans son palais, il fit suspendre ses mille huit cent huit tresses, guirlandes ou autres prix dans sa chambre à coucher.

— Ainsi, déclara-t-il, ravi, je pourrai les admirer à mon réveil!

Puis il s'endormit, heureux comme un enfant.

Il paraît que les artistes sont toujours dans la lune.

A peine Néron fut-il de retour que s'agita dans son esprit le plan d'une nouvelle tournée plus mirifique encore que la précédente. Cette fois-ci, il entendait en mettre plein les oreilles et plein la vue à son «cher public».

Car il voulait aller faire entendre sa voix aux Gaulois et aux Espagnols... Il ordonna donc de construire des chars magnifiques qui devaient le transporter, lui, ses gens, ses instruments de musique et ses décors. Il dressa lui-même un chœur d'actrices, les habilla en amazones et en fit une sorte de troupe de «girls».

— Que de jolies filles! disait-il, enchanté.

Il les fit coiffer toutes de la même manière, cheveux rassemblés sur le sommet de la tête, et leur mit dans les mains des épées et des boucliers. Pour la revue qu'il projetait de promener — et dont il allait être l'acteur principal, bien

entendu — il composait hâtivement de la musique et établissait les jeux des scènes.

— Qu'on ne vienne pas me parler des affaires de l'Etat! disait-il, en repoussant du geste ceux qui lui servaient de ministres.

Mais voilà, l'argent lui manquait. L'empereur imagina alors de se faire payer le loyer de ses terres personnelles un an d'avance. Et pour que les figurants ne lui manquassent pas dans son spectacle, il ordonna à tous les citoyens romains, gens de biens, de lui fournir des esclaves à leurs frais...

Pendant ce temps, les Romains manquaient de pain. La famine régnait. Les bateaux qui devaient apporter de la farine d'Égypte arrivaient chargés de sable fin pour recouvrir l'arène dans laquelle l'empereur avait l'intention de se produire!

Néron, lui, heureux et distrait, continuait de composer sa musique et d'inspecter ses «girls». Lorsqu'il sortit de son rêve d'impresario, la révolte grondait dans l'armée.

Il s'enfuit, on le sait, et espéra pouvoir partir pour la Grèce où, disait-il, «ses modestes dons d'artistes lui permettraient de vivre». Mais cela ne réussit pas. Traqué dans une chambrette d'esclave, il n'eut plus d'autres ressources que de se trancher la gorge. Mais avant de mourir il déclara, emphatique et désolé: «Ah Jupiter, quel artiste perdu pour le monde! Quel artiste!»

Ce n'était pas lui qu'il plaignait, mais les populations du globe qui allaient être privées du plaisir de l'entendre chanter...

Le revenant

Mais sait-on que l'empire romain se lamenta immédiatement d'avoir perdu Néron, un si bon empereur? On fit un très mauvais parti à ceux qui l'avaient obligé de se donner la mort. Et les empereurs suivants, pour gagner les faveurs du peuple, annoncèrent souvent qu'ils tenaient à prendre exemple sur Néron. La popularité de ce dernier était même si vive en certains lieux du monde que, pendant des années, le bruit courut que le «maestro» n'était pas mort, qu'il avait fui seulement, qu'il vivait éternellement jeune dans une petite île grecque, et qu'il allait réapparaître pour reprendre le pouvoir!

Cela était si vrai qu'un aventurier, plusieurs années après, tira parti de cette légende et se fit passer pour Néron en Grèce. Son succès fut immédiat. Mais quelqu'un démasqua l'imposteur qui fut mis à mort.

D'autres tentèrent aussi le coup avec plus ou moins de bonheur.

Et Dion Chrysostome, qui vivait quarante années après la mort de Néron, écrivit: «Même aujourd'hui, tous les hommes aspirent encore à voir Néron vivant, et, jusqu'à présent, la plupart le croient réellement en vie!»

«Néron», a écrit un historien moderne, Arthur Weigall, «était pour les masses païennes l'idéal des joies de l'affirmation personnelle et du bonheur terrestre».

Voilà qui nous change de l'image traditionnelle que l'on nous fait de ce «tyran», n'est-il pas vrai?



5 La colonne a son aumônier habillé comme un combattant et dont seule la croix sur la poitrine révèle la sainte mission.



6 Entourés par des agents de police de Paris, qui furent les premiers à donner le signal de la révolte contre l'occupant lorsque les F.F.I., le 19 août, passèrent à l'action ouverte, voici les délégués du Mouvement national des prisonniers et déportés.

7 A 15 heures enfin apparaît le général de Gaulle et il passe en revue les troupes de tous genres massées autour de l'Etoile, tandis que la foule a envahi le Rond-Point et jusqu'aux toits des demeures qui le bordent.



8 Dimanche 27 août. En foule les Parisiens, le matin, dans les églises, ont rendu grâce au Seigneur. L'après-midi les voit à nouveau envahir la voie triomphale qui, de la Concorde monte à l'Etoile. Aujourd'hui, ce sont les troupes américaines qui vont défilier et les voici se rendant à l'Arc de Triomphe pour prendre part à l'émouvante parade militaire.



PARADES DE VICTOIRE

autres fragments d'un documentaire sur la libération de Paris

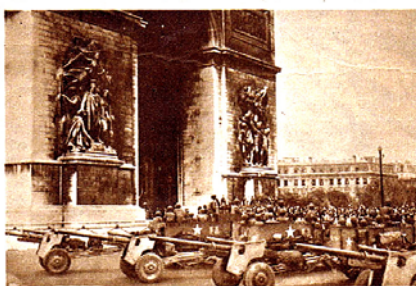
Sept jours de combats, du samedi 19 août au vendredi 25, avaient eu pour conclusion la libération de Paris. Les F.F.I. étaient les premiers partis à l'attaque; leurs frères de la division Leclerc, au prix d'une marche forcée que leur chef a lui-même qualifiée de «militairement idiote», étaient venus à leur aide, à la veille de l'instant où, l'occupant s'étant repris, Paris demeurait effroyablement menacé. Puis, quelques heures plus tard, les Américains à leur tour venaient à la rescousse et c'était la définitive délivrance. Et après avoir été à la peine, voici que ces troupes sont à l'honneur. Le samedi 26 août, le général de Gaulle, qui vient de faire son entrée dans la capitale, passe en revue à l'Etoile la division Leclerc. Le lendemain dimanche, ce sont les forces américaines qui défilent parmi les acclamations.

G. P.

12 Enfin, clôturant le défilé, acclamée à l'instar des soldats d'outre-Atlantique, voici, dans l'uniforme d'apparat qui rappelle après quatre ans d'écclipse les jours d'autrefois, la Garde Républicaine.

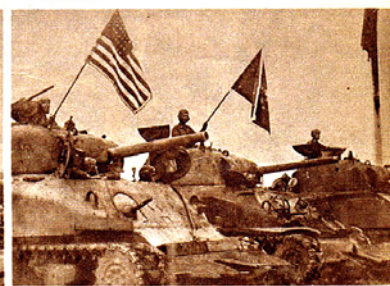


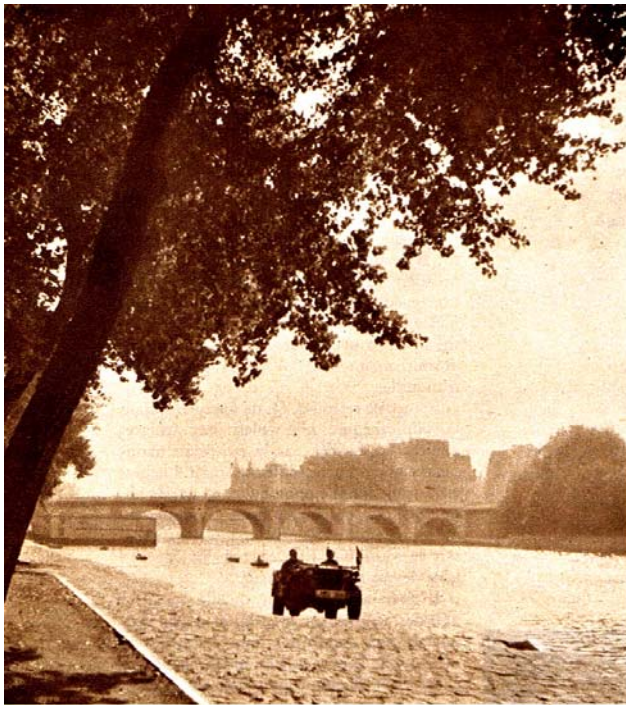
11 L'artillerie motorisée, qui joua un rôle si décisif dans la rapide campagne de France, leur fait suite.



9 Le défilé commence: voici l'infanterie passant devant le monument qui immortalise les victoires de la France.

10 A leur tour, pavillons déployés, les chars d'assaut, symbole de la puissance américaine, apparaissent.





Matinée d'hiver qui tend sa toile de fond glaciale derrière l'admirable tableau qu'offre la Seine à Paris! Une «Jeep» roule sur les quais. Telle qu'elle apparaît, on pourrait imaginer qu'elle sort de l'onde. Pourtant elle n'est pas amphibie. Ses deux conducteurs, venus de très loin, reprennent contact avec la ville dont ils sont originaires.

Nous avons suivi une voiture, une voiture militaire, une voiture semblable à des centaines de milliers d'autres, qui fut construite en Amérique et qui est le compagnon indispensable des millions de soldats alliés qui mènent à leur tour une guerre motorisée à l'exemple de celle qui bouleversât l'Europe dès septembre 1939.

Cette petite voiture s'appelle une «Jeep». Elle est prévue pour transporter cinq hommes: deux sur les sièges «avant» et trois, accroupis ou installés en «tailleur», sur la partie «arrière».

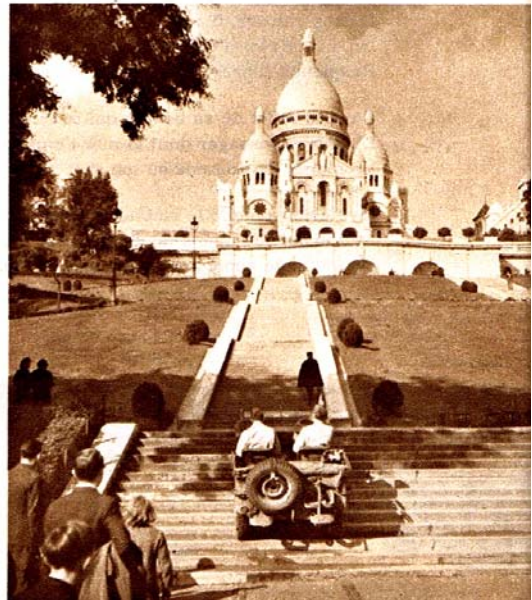
La «Jeep» n'est pas une voiture blindée porteuse d'armes automatiques, ce n'est pas un tank monté sur chenilles... c'est une sorte de taxi extrêmement mobile, extrêmement souple dans son manœuvre, dont le rôle est de transporter à une moyenne de 60 km. à l'heure, les soldats qui ne font pas partie des éléments portés par des voitures composant les troupes de champ.

Le moteur de la «Jeep» est puissant, ses reprises sont foudroyantes, on me dit que le conducteur dispose de huit vitesses permettant l'attaque des obstacles les plus imprévus, la carrosserie et les ailes ne risquent aucun dégât en cas de choc ou d'accrochage, car, solidement construites elles résistent à tous les aléas d'une circulation mouvementée dans la zone des armées.

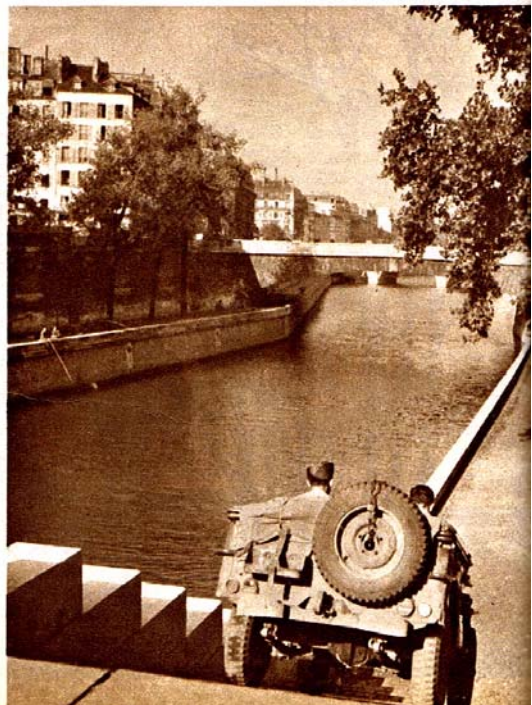
La «Jeep» est devenue rapidement familière à tous les Parisiens. Les premiers jours où on la vit circuler dans les rues, en fin août, après la libération, l'enthousiasme était tel que dans un délire populaire d'ovations les Parisiens prenaient littéralement d'assaut ces automobiles pour connaître à nouveau l'enivrante joie des rapides déplacements.

Avec beaucoup de bonhomie, avec une souplesse compréhensive, les chefs alliés toléraient cette fraternisation entre les soldats français et alliés et leurs admirateurs parisiens.

Avec une



Quel joli divertissement pour les gosses de Montmartre! La «Jeep» grav les centaines de marches qui composent le monumental escalier qui conduit au Sacré-Cœur dont la coupole domine tout Paris. Modeste effort pour la courageuse voiture automobile qui en a eu d'autres à fournir.

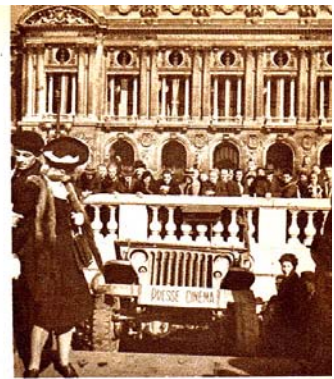


Jeep dans Paris



Le but étant atteint, il n'y a plus qu'à redescendre vers le centre de la ville où l'on retrouvera presque avec plaisir le merveilleux macadam des larges boulevards. Au volant de la voiture, deux Français: J. Belin, et R. Lennad, correspondants de guerre de l'armée Delattre de Tassigny en Afrique, en Italie, enfin en France. A bord de ce taxi personnel, ces journalistes et photographes sont vraiment chez eux.

Là, l'expérience revêt un caractère particulier d'intérêt: nous sommes place de l'Opéra, en face d'une bouche de Métro. La «Jeep» n'a tout de même pas été rouler sur les rails du fameux train souterrain. Non, elle a simplement été rendre visite au chef de gare de la station et elle remonte à la surface. Les Parisiens, qui prétendent ne s'étonner de rien, sont tout de même stupéfaits de cette cocasse vision.



Depuis, la loi militaire et la discipline ont remis les choses en place: les piétons sur leurs trottoirs, les militaires roulant seuls sur leurs voitures dans les rues.

Les «Jeep» servent donc de transport aux soldats faisant office de liaison, aux fantassins qui ne sauraient se déplacer à pied dans une guerre de mouvement dont les bonds atteignent quelquefois une cinquantaine de kilomètres en une journée... Elles roulent, nuit et jour, rattachant, dans leur rapidité, les services d'avant avec ceux de l'arrière, elles établissent les mailles de ce filet indispensable au contact permanent des innombrables secteurs s'inscrivant derrière un front de mille kilomètres... Les «Jeep» roulent sur les routes de France, sur celles de Belgique, de Hollande, d'Italie, sur les fronts de Russie et des Balkans... en Afrique, en Asie, dans le secteur du Pacifique.

Le ravitaillement en essence est assuré par l'arrivée massive de carburant, aussi près que possible de la zone d'opération, par des pipe-line qui déversent d'un jet régulier les millions de litres nécessaires à remplir régulièrement tous les réservoirs portatifs qui sont accrochés à l'extérieur des voitures.

Guerre de matériels, guerre mécanisée, guerre totale... Les «Jeep» sont les fourmis, les pygmées qui appuient de leur collaboration efficace la lutte de géant dont le monde est aujourd'hui le théâtre.

Ed. DUBOIS



S'il fallait un exemple de plus, cette photographie convaincrat les plus incrédules: la «Jeep» recherche la difficulté... elle en profite pour aller rendre visite aux sans-abris dont le domaine a toujours été les ponts de Paris qui illustrèrent tant de chansons.

*

Et puisque J. Belin et R. Lennad ont décidé de revoir tous les décors de la capitale qu'ils ont quittés depuis plus de quatre ans, les voilà dans ce qui fut autrefois le Trocadéro qui est devenu le Palais de Chaillot, seul vestige de la fameuse exposition internationale de 1937.



Tous articles pris du journa Lectures du Foyer, année 1944.